condition heureusement inhérente à l'erreur, conduit tant de penseurs renommés dans les absurdités aussi grossières qu'innombrables dont les philosophes, les premiers, se sont sentis humiliés ? Pour démontrer à la philosophie le faux de ses maximes, sa profonde ignorance des besoins de la nature humaine, il suffit de la mettre à l'essai de ses propres théories.

D'où vient en dernière analyse l'infinie supériorité de la doctrine religieuse, si ce n'est du soin qu'à pris constamment le christianisme de conserver intact le dépôt de sa triple révélation, qui, à proprement parler, ne fait qu'une seule et même révélation ? Bacon observait qu'il n'y a pas de phénomène naturel qui se puisse expliquer isolément d'une manière satisfaisante ; que tous se tiennent et s'éclairent mutuellement. Cette remarque est encore bien plus vraie dans l'ordre de la religion que dans celui de la nature. Son existence toute entière remontant jusqu'à la création, et devant se poursuivre sans interruption, même momentanée, suivant la parole expresse de son fondateur, jusqu'au dernier jour qui luira sur le monde, se présente avec un ensemble et une majesté propres à confondre l'orgueil le plus intrépide, si, lorsqu'il s'agit pour lui de s'abaïsser et d'adorer, il ne préférerait fermer les yeux pour nier à son aise l'éclat de la lumière. Là, tous les faits n'ont qu'un motif, tous les mystères qu'une raison. Admirable unité que cette unité catholique où tout conspire à la gloire de Dieu, même les créatures inanimées, même les créatures dévoyées et rebelles. Tous les fidèles, dit Bossuet, sont un en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ un entre eux ; et cette unité, c'est la gloire de Dieu par Jésus-Christ et le fruit de son sacrifice.—Dans l'unité de l'Eglise toutes les créatures se réunissent, car Dieu veut que tout concoure à l'unité, même le schisme, la rupture et la révolte.—Telle est donc la composition de l'Eglise, mêlée de forts et d'infirmes, de bons et de méchants, de pécheurs hypocrites et de pécheurs scandaleux : l'unité de l'Eglise enferme tout et profite de tout.... Cette Eglise, ainsi composée, dans un si horrible mélange, se démêle néanmoins peu à peu et se défait de la paille. Le jour lui est marqué, où il ne lui restera plus que son bon grain ; toute la paille sera au feu. Une partie de cette séparation se fait visiblement dans le siècle par le schisme et par les hérésies ; l'autre se fait dans le cœur et se confirme au jour de la mort, chacun allant en son lieu. La grande, universelle et publique séparation se

fera à la fin des siècles par la sentence du Juge.—Alors l'Eglise ira au lieu de son règne, n'ayant plus avec elle que ses membres spirituels, dé mêlés et séparés pour jamais de tout ce qu'il y a d'impur : cité vraiment sainte, vraiment triomphante, royaume de Jésus-Christ, et régnaute avec Jésus-Christ.

P. PERÉNNES.

(A continuer.)

Littérature.

HISTOIRE D'UNE ROSE, RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

Elle releva sa tête mourante, et commença ainsi son histoire :

« Hier...—la vie des fleurs compte si peu de jours !—c'était hier, je m'en souviens encore, ma fragile enveloppe, dilatée par le premier rayon du soleil, s'entr'ouvrit doucement et me fit éclore au milieu de mes sœurs, fraîches et jolies comme elles.

Etourdi par l'air et le grand jour, je m'étais d'abord timidement cachée sous ma plus large feuille : mais peu à peu, le premier instant d'étonnement passé, je me hasardai à lever la tête, et à regarder curieusement autour de moi.

Ma tige s'élevait gracieuse sur un des plus beaux rosiers, qui jamais aient pris naissance dans ce pays, où l'on nous cultive par centaines, pour nous cueillir et nous vendre à peine écloses.

Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je voyais des roses, partout des roses. Je crus d'abord que, seules, nous remplissions l'univers ; mais un oiseau vint à passer : mon regard le suivit dans son vol, l'alouette au haut des airs commençait sa chanson ; mille bourdonnements confus s'élevaient dans les grandes herbes ; je compris qu'il y avait dans le monde d'autres êtres que des fleurs.

Alors, ma pensée grandissant, je me demandai qui avait créé tout ce que je voyais et moi-même. Un souffle léger glissa dans l'air et remplit l'espace d'un seul nom : Jehova.—Ce nom éveilla dans mon esprit naissant une pensée inexprimable de grandeur et d'amour, et cette pensée m'inspira un hymne de reconnaissance au créateur du ciel, de la terre et des roses. Je sentis que, s'il est beau, s'il est doux de vivre, il est plus beau, plus doux encore de rendre grâce à Dieu de la vie qu'il nous a don-